

MISE EN DEMEURE

« Ordre du confinement ! Au bercail les enfants fous, les terribles , les tornades, les déjantés »

Paru dans lundimatin#237, le 6 avril 2020

« Ici on accueille des enfants à part, en journée seulement. Le jardin est une respiration adossée, un lieu d'espace. Gambader, faire la toupie, gratter le sol, fouiller les environs, regarder les insectes, jouer avec l'eau, sentir le soleil, tout autant de saisies fortuites qu'ils feraient à l'accoutumée mais là rien. Ils sont absents. Ordre du confinement ! Au bercail les enfants fous, les terribles, les tornades, les déjantés. Rideau. »

Par Sandrine Deloche. Médecin pédopsychiatre

Ce gamin là déambule sans cesse, au pas de course du matin au soir. Le mouvement est parole, le balancement sa ponctuation. On le dit indifférent au monde, confiné en lui-même. Le chant des oiseaux, le vent dans les branches, la vie humaine aux alentours, il les entend à la mesure de sa fuite. Ce qu'il aime par-dessus tout c'est l'eau filante, celle qui coule et dévale jusqu'au grondement. Ce tumulte, à l'oreille à l'œil, restera sa prédilection. La course du brouhaha aquatique cognée de lumière devient force parlante. Sa trouvaille. Enfant sourcier ? Il l'est sans le savoir, reconnaissant l'eau sous terre jusqu'aux points de sortie. Il a trouvé l'endroit comme ça, au pied d'une source. Un coin perdu dans les Cévennes devenu son territoire à parcourir, son existence sans mot.

« Janmarie est mon maître à penser » dit Fernand Deligny [1]. C'est le monde à l'envers ! À la source, l'homme, cet original soustrait l'enfant de l'institution où il est voué à l'incurabilité. Il est désigné arriéré mental, sous clef. Le néant au carré. Les murs qui cognent dur sur le ciboulot pour la vie entière quand on a 10 ans ce n'est pas tenable. On imagine quelque chose comme ça autour de la décision de tenter autre chose. L'histoire mentionne un indice avant leur rencontre. Fernand Deligny lit l'ouvrage du docteur Itard à propos de l'enfant sauvage Victor d'Aveyron, décrivant l'échec de la science à faire entrer l'enfant des bois dans le langage.

Fernand Deligny parcourt sa vie loin des sentiers battus et par voie de conséquence, fait des trouvailles qu'il appelle tentative. « Une tentative n'est pas une institution en ce sens que la tentative est un petit ensemble, un petit réseau très souple qui se trame dans la réalité comme elle est, dans des circonstances comme elles sont, allant même à la rencontre d'événements assez rares qui ne peuvent pas être créés arbitrairement. [2] »

D'abord en 1933, il atterrit à Armentières, instituteur dans un asile pour adolescents arriérés et délinquants. Iconoclaste, il desserre l'étau carcéral pour une vie de plus en plus au dehors. Il instaure aussi des activités qu'il juge hautement thérapeutiques comme le chant, le sport, la peinture. Le résultat est là et le sauvetage opère. Puis en 1948, il s'engage auprès d'adolescents multirécidivistes et crée la grande cordée. Dans toute la France, il pose des relais et envoie ces jeunes auprès de travailleurs sociaux

pour faire advenir un projet de vie. Là encore, la mise en acte-la main tendue-le pied à l'étrier donne lieu à un sauvetage par centaines. Chapeau bas. En 1969, autre virage, direction les Cévennes, là en présence de Janmarie, il crée un accueil pour enfants sans langage. Des autistes profonds dira-t-on. Son sujet, leur fournir un milieu à part, ouvert sur les alentours et surtout sur l'aléatoire. Expérimenter avec eux une vie coutumière. Une vie collective au grand air, à tous vents, loin de toute assignation savante. Il se méfie de la connaissance, s'en tient à distance jusqu'à la déconstruire. Ils travaillent ensemble, hommes et femmes, à fabriquer du temps quotidien fait d'espaces au rythme de tâches élémentaires. Les enfants sont autour. Regard furtif-cécité ardente, main tendue-cris-morsures, tête qui dit non-corps qui dit oui, un pas en avant-deux en arrière...À l'infini des tentatives du moindre geste forment des boucles, des cercles, des lignes vers une participation laissée à l'initiative. Le faire est à disposition, et s'imbrique dans l'évidence silencieuse du vert nature et des saisons. La modestie quant au but se voit par le calme de la présence perpétuelle située à côté. Pierre-feuille-ciseaux n'existe pas mais c'est sans importance.

Ici c'est le printemps, celui qui restera dans les mémoires. De la fenêtre de mon bureau, je regarde le jardin désert, sans horizon à l'infini, ni grand air. Des façades en U et un petit atelier au fond délimitent ce territoire. Ici on accueille des enfants à part, en journée seulement. Le jardin est une respiration adossée, un lieu d'espacement. Gambader, faire la toupie, gratter le sol, fouiller les environs, regarder les insectes, jouer avec l'eau, sentir le soleil, tout autant de saisies fortuites qu'ils feraient à l'accoutumée mais là rien. Ils sont absents. Ordre du confinement ! Au bercail les enfants fous, les terribles, les tornades, les déjantés. Rideau. En un seul morceau, le soin entrepris s'est arrêté. Comme une réanimation qu'on débranche. Oui du même ordre, aussi vital, mais là c'est pire sans concertation ni décision collégiale. Vous imaginez la tête des réanimateurs si l'on stoppait les machines ? La tête des balcons à 20h ?

Soigner la folie a toujours été un art mineur en médecine ou ailleurs. Le risque de mort psychique personne ne l'entend vraiment. Alors, par la force des choses, le soin coupé s'est dématérialisé pour tenir au bout du fil tous ces enfants et leurs familles suivis. Un fil aux écrans alléchés que nous combattions ardemment depuis quelques années. Pédiatres, éducateurs, psychologues, psychiatres avons alerté haut et fort des désastres engendrés par cette came d'écran. Pour la santé des enfants, nous tenions la visée de remettre absolument du charnel, de la sensorialité, du dessin, du bricolage, des balades, du mouvement vers des environs parlés et au-delà. Vers des horizons oubliés à restaurer avec soin. Oui promulguer un retour à l'imaginaire de l'enfance, à la terre sans ces machines labyrinthes pouces en avant et cerveau colonisé. Rideau. Chacun chez soi avec l'expansion du désastre. Puisque nous-mêmes nous y sommes livrés et sans compter. Un saut fantastique vers le futur pour le sorcier de la dématérialisation. Un pli d'écrasement organisé par la peur et la désinvolture politique d'avoir ligoté, voire étranglé la Santé pour tous et celle de chacun. Pas de masques en stock, pas de tests en quantité, pas de renfort auprès d'équipes jusqu'alors méprisées maintenant épuisées.

Pas de poing levé pour dire stop au confinement total, revers de l'inconséquence criminelle appelée « état d'urgence sanitaire ». Quelle fable dirait au mieux l'absurdité du moment du sol au plafond, annulant toutes les singularités jusqu'aux plus fragiles. Seul à crever ou crever seul. Naître autour de 2 et peut-être moins. Foutre tous les gosses derrière leur tablette numérique et faire l'école. Distendre le nouage des générations en laissant les anciens à leur plus sèche existence mais il faut dire « protégés ». Démanteler les passions, elles peuvent attendre ces folles impatiences. Arrêter les soins qui peuvent « attendre » par solidarité ! Le coup de ce figement, désertification du socle commun, de ses rites jusqu'au soin porté à autrui avec de tout ce qui borde la vie en dehors des murs va coûter combien de vies ?

Avant le confinement déjà, ils voulaient faire la peau à la singularité de certains enfants, à des lieux aussi, les centres médico-psycho-pédagogiques, les instituts médico-éducatifs, les hôpitaux de jour pour enfants. Parce que jugés inefficaces, déviants, irrigués par de mauvaises théories comme la psychanalyse ou la psychothérapie institutionnelle. Dans cette guerre déclarée, l'imposition de protocoles, d'évaluations qualité, de leur mépris, leurs bottes hors sol sonnaient le sombre retour des esprits ordonnés qui prônent le grand ensemble à l'identique, sans variable d'ajustement. Du global aligné dans les cases tuant à petits feux les métiers du vivant. Dans cette logique, « remplir vos actes », ce n'est plus s'engager auprès d'humains à soigner, c'est entrer un code dans une machine. Du chiffre, des flux, du codage, marre du temps dévolu à ce non sens. Dorénavant c'est non, ça doit cesser pour de vrai.

Garder sa colère, faire œuvre de désobéissance et ne pas dormir. Inlassablement avoir à l'esprit ceux qui ont osé soigner autrement en inventant des lieux d'accueil loin des ordres pour aller de l'avant. Avoir en mémoire ces résistants et penser déjà à demain qui ne doit pas s'ouvrir comme hier. Oui avoir une colère d'avance et « ne pas fuir l'inaccompli qui gît au fond de nous » [3] pour laisser advenir ce qu'il y a à tenter. La matérialité vive d'un espace-temps nouveau pour chacun à la manière dont Fernand Deligny en parle : « cette petite parcelle tout à fait minuscule du globe terrestre où marchent et courent des enfants dont les trajets sont tracés, ligne d'erre, ne prétend pas ensemençer toute la surface et ne tient pas du tout à une globalité où l'absolu idéologique se retrouverait endémique. » [4]

Quelle(s) « tentative(s) » serions-nous capables de proposer à nos existences au sortir de cette mise en demeure ? D'elle, ce gamin-là y aurait-il survécu ? Et tous les autres ?

Sandrine Deloche. Médecin pédopsychiatre, le 29 mars 2020

Collectif des 39, collectif Pour printemps de la psychiatrie.

[1] Richard Copans, Monsieur Deligny, vagabond efficace, film documentaire, 1974.

[2] Fernand Deligny, Œuvres, Paris, l'Arachnéen, 2007, p 705.

[3] Nastassja Martin, Croire aux fauves, Verticales, Gallimard, 2019, p 99.

[4] Fernand Deligny, cartes prise et carte tracée, in l'Arachnéen, 2007, p 138.

LOUP Y ES-TU ?

« Sans sortie ni prise d'air sont enfermés des centaines et des centaines d'enfants malades dans un confinement total »

Paru dans lundimatin#239, le 20 avril 2020

Au milieu de la forêt, ils sont nus, dépouillés de tout, utopistes et vengeurs du superflu. Heureusement ils n'oublient pas de lire, nus. Un trésor chapardé rempli de petits livrets annotés racontent les méandres inaboutis d'une vie, celle de l'héroïne de Perdrix [1].

Le savent ils ? Ils s'offrent un bain sylvestre, véritable bienfait de la nature. Shinrin yoku est l'art et la science du bain de forêt [2]. Le docteur Qing Li a effectué des recherches de 2004 à 2012. Les résultats sont là. Même vêtus, les baigneurs ont une immunité renforcée grâce à l'inhalation en quantité de phytoncides, molécules rejetées par les arbres. Baisse de la tension artérielle, réduction de la glycémie, amélioration du système cardio-vasculaire et métabolique. Une santé forestière à faire pâlir les colosses urbains. Dans la foulée, la prescription paraît aller de soi « marcher lentement pendant 2 heures. Laissez vous guider par votre corps, écoutez où il souhaite vous emmener. Peu importe si vous arrivez nulle part. »

Sans être à une aberration près, nulle part se réduit à 4 murs depuis le début du printemps, avec interdiction des sentiers forestiers. Trouver le loup... Une jolie pancarte aurait pu adoucir l'épreuve : « Ici la nature se repose » ou « Régénérescence vitale, patientez ». Mais personne n'y a pensé. L'amour des forêts est un art militant qui a du mal à se faire entendre. Son cri : stopper la malforestation. Cette menace exercée sur l'indispensable diversité. Sans elle, les forestiers résistants le savent, on se prive de sols nourissants et solides, de nichoirs pour oiseaux, de cours d'eau clairs, de pollinisation et de gaité chantante. A l'inverse, recouvrir le territoire de monocultures intensives de résineux ou de céréales est un désastre. Cette massification monochrome ne se limite pas au monde rural. L'attaque de la diversité du milieu est présente dans tous les domaines, y compris celui du soin psychique. Ça peut prendre des allures de faute écologique ou d'humiliation sociale. Sur tous les fronts, on crève aujourd'hui de la mécanisation des métiers par un rationalisme économique morbide. Des machines monstres qui saccagent le soin apporté au soin, on connaît. Sans vigilance, le collectif soignant et ses paysages pourraient disparaître pour n'être réduit qu'au vide organisationnel. De la rentabilité à tout crin, désormais nous connaissons très concrètement le tribut à payer. C'est le mur. Une tendance murale irrespirable ces jours ci, tant elle résonne à s'y méprendre avec les points cardinaux d'une société concentrationnaire, selon l'historien David Rousset [3]. Le 1er est géographique : isoler construire des murs de plus en plus hauts, le 2e est spatiale, réduire l'espace et loger le plus grand nombre possible. Le 3e est l'action psychologique : perte de la dignité et maintien de l'incertitude la plus totale, et le 4e : organiser la misère, ou « art de la décomposition sociale ». D'où je parle j'en ajouterais un 5e : organiser la pénurie, ou « l'art de l'asphyxie ».

A la veille du printemps, les enfants sont dans le viseur. Leur vie collective doit cesser sous peine d'amplifier la pandémie. Ah bon ? Sans sourciller, écoles lycées et universités ont fermé. Ferrer toute la jeunesse au numérique pédagogique, il fallait y penser. Les structures sanitaires et médico-sociales dévolues aux soins psychiques, aux aides socio-éducatives pour enfants ont, elles aussi, franchi le cap sur injonctions des Agences Régionales de Santé. Mot d'ordre : Fermez mais maintenez la continuité. Et l'outil préconisé, la télécommunication. Une blague ! Les hôpitaux de jour, les instituts médico-éducatifs, les instituts thérapeutiques éducatifs et pédagogiques, les centres médico-psycho-pédagogiques, certains foyers associatifs affichent désormais porte close. Les internats thérapeutiques, eux, tournent au ralenti, ayant proposé à la plupart des familles de « reprendre » leurs jeunes. Dans la précipitation, seule l'obéissance a fait acte. On aurait dit une peur en méprise, un vent de panique rasant tout sur son passage. Aucun temps laissé aux soignants pour organiser d'autres modalités, inventer des alternatives acceptables au titre d'indispensables gestes, d'accueil et de soins pour certains enfants dont le cumul de comorbidités sociales les met dans le rouge dès lors. Enfoncement de l'état clinique par exigüité du logement, illettrisme parental, absence d'outils numériques, carences éducatives, résurgence de traumatismes anciens sur faits d'exil. Peurs et insécurité sur croyances divines, sans parler de fantasmes ou réalités xénophobes qui rôdent dans les esprits. Des injustices sociales aiguisées s'additionnent. L'angoisse monte avec la précipitation de la réclusion. Sans sortie ni prise d'air sont enfermés des centaines et des centaines d'enfants malades dans un confinement total. Quels seront les ravages de cette « opération » signée des instances décisionnaires, mais exécutée par les soignants, ceux-là même engagés hier auprès de ces enfants là ? Qui aura la responsabilité sur la durée de cette folie exercée auprès d'enfants mutiques et autres perdus ?

« Et si désormais la menace la plus directe était celle d'une désintégration anthropologique par le totalitarisme de la rentabilité et non plus destruction physique de l'espèce, mais asphyxie morale du genre humain. [4] » Comme l'écrit le philosophe Lucien Sève, nous avons à trouver de l'oxygène pour ces gamins oubliés par l'Etat. Conséquence directe d'une politique d'austérité large et continue depuis des années en matière de santé qui aujourd'hui nous fait cumuler l'asphyxie par les deux bouts, physique et morale.

Car si le matériel de protection en nombre, si les tests virologiques disponibles pour tous, si des lits de réanimation suffisants dotés d'équipes soignantes rapportés au ratio d'une population donnée pour en assurer le sauvetage quoiqu'il en coûte, nous ne serions pas dans cette situation de devoirs barbares. Il s'agit d'actes à faire grincer des dents, à vivre les pires cauchemars voire à péter les plombs. Devoir trier les patients, devoir se soumettre faute de matériel de protection à plus de stress face à la virulence et au risque pathogène de celle-ci, et bientôt devoir manquer de médicaments essentiels à la réanimation. Devoir dire non à l'entourage des mourants de venir dire adieu. Devoir remettre à demain des traitements tout aussi importants comme des chimiothérapies, des opérations chirurgicales. Et pour finir devoir suspendre les soins psychiques pour

les petits. Faire du défaut de soin un acte assumé par les soignants. Il est là le loup. Aux dents acérées, une perversion politique de haute cruauté. Applaudissez mais sachez le, la colère est intacte.

Pour sortir de ce pétrin, il nous faut un volant de réanimation d'envergure destiné à sortir les gens fragiles de là où ils sont coincés. Coincés dans leurs poumons, dans leurs angoisses, dans leurs misères sociales, dans leurs solitudes et leurs deuils.

La deuxième ligne doit se préparer à devoir non plus participer aux actes barbares malgré le sauvetage par milliers de malades, mais oser d'abord dire non à la privation des soins dont petits et grands, déjantés et insoumis ont vitalement besoin. Faire preuve de créativité à tout prix. Inventer des modes inédits et bricoler aussi la réanimation nécessaire : ventiler la parole, faire baisser la pression, se battre pour la vie psychique. Qu'elle se renoue avec elle-même et le monde extérieur dans le bon sens. Être là à l'écoute d'éprouvés et ses non-dits. Les entendre malgré la chape de plomb. Dans le même temps, nous devons opérer l'impensable. Insuffler un oxygène puissant pour conquérir une nouvelle dignité d'accueil et de lieux. Faire notre travail selon les bons conseils du docteur Li et le sillage des cabanes parlantes. « Jardiner des possibles. Prendre soin de ce qui se murmure, de ce qui se tente, de ce qui pourrait venir...faire des cabanes en tout genre sans craindre d'appeler cabanes des huttes de phrases, de papier, de pensée, d'amitié, une nouvelle façon de se représenter l'espace, le temps, l'action, les liens, les pratiques. Faire des cabanes pour occuper autrement le terrain. [5] ». Car une autre séquence martyre dont on n'ose imaginer les contours ni l'ampleur arrive. Nous serons là pour recueillir les fracas d'âme. Déposés après le chaos, ces maux pourvoyeurs d'affaissements, de cauchemars, de ritournelles ou silences tenaces seront à panser. Comptez sur nous, nous sommes prêts à battre la campagne, sans loup ni masque, en appui de nos paisibles alliées, les forêts.

Sandrine Deloche. Médecin pédopsychiatre. 13 avril 2020.

Collectif des 39, collectif Pour printemps de la psychiatrie.

[1] Erwan Le Duc, Perdrix, Domino Films, 2019.

[2] Qing Li, Shinrin yoku, l'art et la science du bain de forêt, First Edition, 2019.

[3] David Rousset, la fraternité de nos ruines. Ecrits sur la violence concentrationnaire de 47-70, Paris Fayard, 2016.

[4] Lucien Sève, Penser avec Marx aujourd'hui, tome II- « L'homme » ? , Paris, Ed la Dispute, 2008.

[5] Mariel Macé, Nos cabanes, Paris, Ed Verdier, 2019.

Que se passe-t-il en pédopsychiatrie publique depuis le 16 mars 2020 ? Ou plutôt qu'est ce qui ne se passe plus ?

Pour le Blog de VST (Vie Sociale et Travail) à paraître.

Médecin pédopsychiatre, je travaille dans les champs sanitaire et médico-social. C'est à dire sur un secteur de psychiatrie infanto-juvénile et dans un CMPP, tous deux situés à Paris. Sur le secteur, au CMP, je suis consultant pour les enfants d'âge scolaire. Et PH responsable de la cure institutionnelle. Avec 2 autres médecins, nous nous occupons de cette unité ambulatoire qui reçoit à la journée une vingtaine d'enfants, les plus malades, certains scolarisés d'autres pas. Cette Unité est composé d'un groupe scolaire thérapeutique (sorte d'HDJ) et de 2 CATTP pour petits et grands. Le soin est essentiellement groupal et inspiré de la psychothérapie institutionnelle et de la psychanalyse. Nous accueillons également bon nombre de stagiaires infirmiers, psychologues, psychomotriciens et internes. La cure est un lieu de formation et de transmission. L'enveloppe institutionnelle se tisse au travers du soin mais également au travers des synthèses, des reprises après chaque demi-journée, ainsi qu'avec nos liens existants avec les partenaires. La cure se situe en intra hospitalier avec une architecture pavillonnaire sur jardin.

Au cmpp, j'exerce en tant que médecin consultant et thérapeute pour enfants.

Dès le vendredi 13 mars, il y a eu un effet de précipitation, un mouvement de panique impulsé par les politiques et les pouvoirs administratifs de devoir FERMER TOUTES les structures de soins accueillant les enfants les plus fragiles (autistes, psychotiques, enfants déficitaires). Nous n'avons pas pu penser un soin alternatif pour ces enfants et ces adolescents reçus au quotidien dans nos structures spécialisées. Nous n'avons pas eu le temps. L'accueil et le soin en institution type CATTP, hôpital de jour ou institut médico-éducatif ne sont pas optionnels ou à la carte, il s'agit de soins indispensables se déroulant sur la continuité et la durée. Ça fait vivre l'effet d'un débranchement total, ultra violent au travers ce mouvement de panique et de peur de toute part.

A la marge, assurer un accueil sectoriel pour les urgences sur site avec une permanence soignante réduite. La majorité des soins et des suivis du service s'est donc dématérialisée selon un seul crédo, « *la télécommunication* » accolé au mot d'ordre de « *CONTINUITÉ* ». Les équipes ont emboité le pas, faisant preuve malgré tout d'une grande inventivité hors sol avec les limites et les dérives que l'on expérimente chaque jour.

Le confinement au delà de l'arrêt brutal des soins nous fait expérimenter la difficulté de maintenir cette continuité à visée thérapeutique auprès de certains enfants suivis et leurs familles, du fait de la barrière de la langue, de l'absence de savoir faire pour manier les outils numériques. Il y a des tas d'éléments très concrets d'injustice sociale qui par voie de conséquence majorent les aspects délétères du confinement. La perfusion médiatique avec la télévision H24 en fait partie, imposant la peur voire la diffusion de la terreur. Elle favorise la résurgence d'anciens traumatismes, font vivre des fantasmes d'anéantissement ou de mort imminente chez les enfants comme chez les adultes au

delà de toute rationalité et malgré notre présence à leur côté. Comment imaginer sereinement le confinement pour certains enfants très malades aux manifestations bruyantes très difficiles à vivre pour les familles. D'autres peuvent être dans un premier temps sidérés, sans manifestation, ce n'est pas plus rassurant. Il nous faut pouvoir les évaluer cliniquement et régulièrement mais par téléphone c'est le plus souvent peu contributif et nous laisse dans l'impuissance et le manquement d'aide à autrui.

Se laisser convaincre que les outils de télécommunication suffisent à assurer la continuité est un vrai danger pour aujourd'hui et pour le futur de nos pratiques.

Il faut évidemment rouvrir les structures au plus vite. Disons laisser le soin aux soignants de pouvoir inventer des modalités d'accueil sans prendre de risque, ou avec un risque considéré et évalué. Recevoir un ou 2 enfants sur des demi journées. Utiliser les espaces à ciel ouvert au maximum, avoir un jardin attendant donne tout son sens. Initier des modalités itinérantes dans le quartier, par exemple les binômes à vélo pour déposer un courrier ou dire bonjour.

Il nous faut être inventifs, créatifs, et surtout nous en laisser l'opportunité.

Nos inquiétudes se portent aussi vers les enfants confiés à l'Aide Sociale à l'Enfance. Certains ont été déplacés du jour en lendemain de leur foyer d'accueil pour être mis en famille d'accueil en province. Des adolescents, parfois mineurs isolés sont à l'hôtel faute de structures d'accueil. Ces profils d'enfants ayant déjà vécus des abandons, de la maltraitance, des abus sont bel et bien mis en situation d'extrême précarité psychosociale intolérable.

L'ampleur de la crise sanitaire, dois je le rappeler est le résultat d'une mort annoncée de l'hôpital public, tous secteurs confondus. Nous voyons d'ores et déjà en psychiatrie de l'enfant les dégâts occasionnés et d'autres à venir.

Depuis Avril 1996, date de la mise en place des ordonnances Juppé, les politiques de droite ou de gauche ont emboité le pas d'une destruction de l'hôpital public. Nous les soignants sommes très en colère voire horrifiés par ce qui se passe en terme de pénurie de moyens humains ou matériels mais pas étonnés. On ne peut pas dire qu'on n'avait pas interpellé en amont les politiques des risques encourus d'une catastrophe même sans pandémie du coronavirus. Ça fait des mois que nous sommes en grève à battre le pavé sans être entendus. Rappelez vous, impossible de détourner le regard face à un des slogans en tête de cortège « *l'Etat compte ses sous, nous compterons nos morts* ». L'austérité exercée pendant un quart de siècle, oui tue à grande échelle.

Sandrine Deloche

Médecin pédopsychiatre, Paris.

Collectif des 39, collectif pour le printemps de la psychiatrie